

par André BLANC

A la mémoire de Raphaël Molho

Ce serait en 1835, selon Sainte-Beuve, un an après la publication de *Volupté*, que s'est produit un changement sensible dans l'attitude des hommes du XIX^e siècle à l'égard de ceux du XVII^e* : de polémique, la réflexion devient érudite, plus paisible. Mais si, avant cette date, on s'intéressait à Port-Royal, c'était plus souvent avec sympathie que dans un mouvement d'hostilité. Il n'y a guère que la Notice de Petitot lors de sa publication des *Mémoires* d'Arnauld d'Andilly, dans la collection des *Mémoires historiques*, qui lui soit défavorable. Donnons quelques repères :

1801 : Abbé Grégoire, *Les Ruines de Port-Royal*, rééditées en 1809. Cette même année, le 29 octobre, eut lieu, sur le site du monastère, un pèlerinage « d'amis de la Vérité », pour commémorer sa destruction.

1808-1809 : Cardinal de Bausset, *Histoire de Fénelon*. Un chapitre est consacré à Port-Royal. Le même auteur, dans son *Histoire de Bossuet*, en 1814, étudie longuement ses relations avec le monastère.

1814 : parution d'un opuscule : *La Vérité de l'Histoire ecclésiastique rétablie par des monuments authentiques*, par M. de S***, ancien magistrat, ouvrage nettement polémique.

1824 : M. Silvy fait l'acquisition du domaine de Port-Royal et procède à quelques restaurations.

La même année, Villemain, lors de la leçon inaugurale de son cours sur le XVII^e* siècle, parle en termes élogieux de Port-Royal.

1828 : Une brochure, sur *Les Jésuites, ennemis de l'ordre social*, les compare aux Solitaires, à l'avantage de ceux-ci.

I. Au temps de Volupté : Sainte-Beuve-Amaury

Pour Sainte-Beuve, c'est au cours des années 1829-1834 qu'il commence à s'intéresser à Port-Royal. Tout d'abord, il traverse alors une crise spirituelle qui le conduit à considérer de près, sans y adhérer vraiment, le saint-simonisme ou la théosophie d'un Saint-Martin (1). Jusqu'à quel point ? Cela est difficile à savoir, car par la suite, il niera s'y être engagé. Il est certainement tenté avec plus de force par le christianisme, sous son aspect monastique, en même temps d'ailleurs que son ami très cher, co-auteur d'une ébauche de premier roman, Ulrich Guttinger. Or, en ce moment, Port-Royal représente pour lui une forme de vie monastique moderne, moins par ses Religieuses, certes, que par ses Solitaires. Dès 1829, dans un article sur Boileau, il évoquait « Nicole causant théologie sous les admirables ombrages de Port-Royal ». Dans *Les Larmes de Racine*, poème de janvier 1830, il mentionne « le cloître austère », « les longs murs », « l'étang solitaire » etc (2). D'autre part, pour guider ses pas dans la voie chrétienne, c'est vers Lamennais qu'il se tourne. Il fait auprès de lui un séjour à Juilly, du 10 au 21 mai 1831. Certes, sur le plan doctrinal, Lamennais n'est aucunement janséniste, mais il est plein de respect pour les Messieurs de Port-Royal. C'est sous son influence, selon Jean Pommier et Raphaël Molho, que Sainte-Beuve aurait lu Nicole et Du Guet. C'est d'ailleurs en 1831 qu'il commence à élaborer *Volupté*. Quant à la date de l'introduction du personnage de Hamon dans le roman, elle est plus obscure et peut résulter d'un travail plus tardif avant de trouver sa forme définitive. Jean Pommier estime encore que Sainte-Beuve n'aurait pas lu les *Esquisses historiques* de Louis-Antoine Tenant de la Tour, parues en janvier et février 1834 dans *La Revue de Paris*, sous prétexte que certains aspects du caractère d'Hamon n'ont laissé aucune trace dans *Volupté*. C'est peu vraisemblable, car Jean Pommier a relevé dans le fonds de la bibliothèque Jacques Doucet toute une série de notes sur ce Solitaire, datant du premier semestre 1834, qui sont entrées dans le roman (3). Par

exemple, des citations nombreuses prises dans ses œuvres, notamment dans la *Relation de plusieurs circonstances de (sa) vie* (4). Quant aux remarques de Tenant de la Tour, il a pu les écarter pour d'autres raisons.

Il est donc certain que, au plus tard au cours des quatre ou cinq mois qui précèdent la publication, c'est-à-dire au moment de la rédaction définitive, Sainte-Beuve a lu les œuvres de Hamon, au moins en partie, œuvres de lecture facile, variées, courtes, écrites en français, parfois amusantes par une espèce de naïveté, parfois assez singulières, pour un lecteur moderne, comme Sainte-Beuve le notera plus tard, à propos du Commentaire du *Cantique des Cantiques*. Mais dans quel esprit les a-t-il lues ? Est-ce seulement par intérêt et sympathie, ou bien est-ce pour parler plus exactement du personnage, en romancier consciencieux ? Cette deuxième hypothèse, confortée par les notes du fonds Jacques Doucet est la plus vraisemblable. Sainte-Beuve n'ignore pas les ruses du métier : dans *Volupté*, M. Hamon est d'abord une figure littéraire, empruntée à la réalité, mais choisie délibérément, plus ou moins corrigée pour les besoins de la cohérence romanesque, destinée à remplir une fonction actantielle, quoique de second plan et surtout à produire un effet esthétique. Si *Volupté* est une confession, celle-ci est extrêmement transposée. Ne demandons pas à son auteur une sincérité au premier degré, plus grande que celle d'un Chateaubriand, à propos de qui il notait justement que M. Hamon était tout son contraire (5).

Port-Royal se trouve nommé pour la première fois dans le roman au début du chapitre XV, dans une allusion à M. Le Maître, pour justifier le récit autobiographique qu'Amaury a entrepris — et déjà poussé assez loin. On le retrouve au chapitre XXI, lorsque le narrateur mentionne la richesse en livres jansénistes de la bibliothèque de l'abbé Carron. Dans une belle envolée lyrique, Amaury compare Port-Royal aux monastères de la Thébaïde :

O vents qui avez passé par Bethléem, qui vous êtes reposés au Pont sur la riantة solitude de Basile, qui vous êtes embrasés en Syrie, dans la Thébaïde, à Oxyrinthe, à l'île de Tabenne, qui avez un peu attiédi ensuite votre souffle africain à Lérins et aux îles de la Méditerranée, vous aviez réuni encore

une fois vos antiques parfums en cette vallée, proche Chevreuse et Vaumurier vous vous étiez arrêtés un moment en foyer d'arômes et en oasis rafraîchi, avant de vous disperser aux dernières tempêtes (6).

Amaury écarte alors de sa perspective « l'esprit de contest et de querelle (7), qui lui en gâte la pureté ; c'est au Port-Royal de la première époque, celle « de la génération de ses grands hommes » qu'il s'attache. Puis il continue :

Parmi les solitaires dans la familiarité desquels j'entrai de la sorte plus avant, derrière les illustres, les Arnauld, les Saci les Nicole et les Pascal, il en est un surtout que je veux vous dire, car vous le connaissez peu, j'imagine, et pourtant, comme Saint-Martin, comme l'abbé Carron, il devint bientôt l'un de mes maîtres invisibles (8).

Il s'agit, bien sûr, d'Hamon, qui ne sera nommé qu'après un très long paragraphe sur les natures de « seconds », humbles qui vivent dans l'ombre de quelque plus grand. Si le rapprochement avec l'abbé Carron, propriétaire de la bibliothèque janséniste évoquée plus haut, qui fut le directeur spirituel de Lamennais et s'occupa aussi d'un *Institut de nobles orphelines*, 12, rue des Feuillantines, proche de la résidence d'Amaury — et de Sainte-Beuve —, n'a rien de surprenant, on pourrait s'étonner davantage de le voir associé au fameux théosophe spiritualiste, mystique, disciple de Jacob Boehme et de Swedenborg, qui eut une influence capitale sur la vie spirituelle de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e par son refus du matérialisme des Lumières. Certes Sainte-Beuve avait pu s'y intéresser, mais il ne semble pas l'avoir pris pour maître. Indiquant en 1869 qu'il reproduit dans *Volupté* le penchant qu'il éprouva dans les années 1830-1834 pour différents systèmes, il a soin de préciser qu'il a changé les noms et les dates.

Amaury prend donc Saint-Martin comme premier maître, comme intercesseur, convertisseur *extra muros*, mais si celui-ci joue le rôle de « précurseur », Hamon, lui, demeure le modèle. Quels sont donc les traits sous lesquels M. Hamon va nous être présenté par la plume du narrateur ? On observera qu'ils se rattachent tous à l'hagiographie et qu'on les retrouverait dans presque toutes les *Vies* écrites par les gens de Port-Royal, et dont Philippe Sellier, naguère, a montré qu'elles étaient

rédigées conformément au modèle traditionnel de la *Vie des Saints* (9). Relevons les principaux éléments :

— la conversion — à trente-trois ans, comme par hasard —, conversion difficile : M. Hamon était médecin, c'est-à-dire à la fois un intellectuel et un mondain, fonction qui favorise la *concupiscentia ocolorum* comme la *superbia mentis* et dont un adage du temps, on nous le rappelait tout à l'heure, déclarait : *Très medici, duo athei*;

— la pauvreté, manifeste dans les vêtements, dont on se plaît à souligner le caractère extraordinaire par rapport au rang social ;

— les extrêmes pénitences, soit par privation de sommeil : Hamon dormait sur un ais au lieu de lit ; soit par privation de nourriture : il ne mangeait que « du pain de son qu'il dérobaît sur la part des animaux (...) distribuant ses repas en cachette aux indigents (10) » ;

— la mortification de l'esprit : « Il anéantissait sa science dont les malades seuls ressentiaient les effets (11) » ;

— la simplicité, qui le faisait mépriser des gardes ou des soldats, et d'ailleurs fit qu'on lui permît de rester au monastère pour soigner les religieuses captives, lors de la persécution de 1664 ;

— le désir d'abjection :

Il n'écrivait qu'à son corps défendant, par ordre de ses amis illustres, de ses directeurs, et leur injonction ne le rassurait pas sur son insuffisance (...). La bonne opinion de ceux qu'il estimait ses supérieurs lui était comme un remords, comme un châtement de Dieu et une crainte (12) ;

— l'illumination ou seconde conversion, dans l'église Saint-Jacques du Haut-Pas ;

— le don de spiritualité, qui « consiste à retrouver Dieu et son intention vivante partout, jusque dans les moindres détails et les plus petits mouvements, à ne perdre jamais du doigt un certain ressort qui conduit (13) ».

En revanche, est occulté ce qui ne s'accorde pas avec le modèle, en particulier une certaine hauteur avec les malades, l'orgueil de sa science et de son titre de docteur en médecine, et jusqu'au prix qu'il l'aurait payé : quatre mille livres, détail rapporté par Fontaine, pourtant fort disposé à l'hagiographie, lui aussi.

Si un tel point de vue s'explique dans l'utilisation romanesque et la vision du héros, on peut se demander pourquoi l'auteur a choisi M. Hamon parmi tous les Solitaires, chez lesquels se rencontrent à peu près l'ensemble des traits cités, notamment chez les « mineurs », ceux qui ne sont pas les grandes vedettes du combat janséniste : macérations, pénitence, humilité. Peut-être d'abord une certaine parenté médicale : Sainte-Beuve avait étudié la médecine pendant quatre ans avant de se déterminer pour la littérature. En outre, il s'agissait d'un des maîtres de Racine, et la phrase célèbre du testament du poète lui donnait *ipso facto* un certain relief littéraire. Il ne faut pas non plus oublier le récit que M. Hamon fait de cette crise qui le jeta un jour dans l'église Saint Jacques du Haut-Pas (14), forme aiguë des crises plus fréquentes et plus longues que connut Amaury — et Sainte-Beuve aussi — au cours de ces années. La « journée » racontée par M. Hamon est comme une cristallisation de journées plus nombreuses et dont la fin, pour l'auteur du moins, fut un échec.

M. Hamon, d'autre part, ne professe pas une doctrine janséniste trop dure. Il met l'accent plus sur la consolation que sur la crainte, et Sainte-Beuve, au temps de *Volupté*, gauchit encore sa pensée dans ce sens. Car, à cette époque, il n'éprouve aucune attirance pour la théologie janséniste, pas plus que son héros, qui voit en Saint-Augustin « le plus tendre des docteurs ». Paradoxalement, mais d'une façon psychologiquement très explicable, c'est lorsqu'il aura abandonné toute foi religieuse que Sainte-Beuve manifestera sympathie et admiration pour une doctrine dont la sévérité n'est pas sans grandeur éthique, ni esthétique. En 1834, lorsque Amaury rêve d'apprendre le grec sous un petit toit gris et *janséniste*, le mot a seulement des connotations d'austérité et de pauvreté.

Enfin, l'attitude religieuse de M. Hamon paraît alors à Sainte-Beuve éminemment romantique : l'excès de ses pénitences, son sens de la nature, sa méditation sur la *solitude*, son don de spiritualité qu'Amaury développe ainsi :

Tout devient significatif et source d'édification, tout est mystère et lumière dans un mélange délicieux. *Que sait-on ? - Dieu le sait*, c'est là en chaque résultat le doute fécond, l'idée rassurante qui survit (15).

Qui parle de la sorte ? M. Hamon ou Saint-Martin ? C'est ce dernier nom qui est citée deux lignes plus loin.

Quoi qu'il en soit, si Amaury rêve d'être M. Hamon, Sainte-Beuve, lui, ne rêve que d'être Amaury, laissant bien loin de lui le Solitaire de Port-Royal. Bien loin aussi d'entraîner la conversion de l'auteur, celle du héros la remplace. Dès 1835, Sainte-Beuve abandonne toute foi religieuse. C'est pourquoi, en dépit d'une affirmation de Raphaël Molho, je doute fort qu'Hamon « ait été pour lui un véritable guide en spiritualité ». Son véritable maître alors, nous l'avons dit, c'est Lamennais.

II. *Au temps de Port-Royal, ou l'élaboration d'une figure mythique*

Quatre ans seulement séparent *Volupté* du cours de Lausanne. Même si le tome IV de *Port-Royal*, qui contient le chapitre consacré à M. Hamon, n'est publié que beaucoup plus tard, en 1859, les divergences entre les notes du cours et le livre sont minimales. Il semble que ce soit dès 1838 que Sainte-Beuve ait une nouvelle vision du Solitaire. Cette modification tient-elle à des lectures plus complètes, à un approfondissement du caractère, à une évolution de l'auteur, ou bien au fait qu'il ne s'agit plus de construire un personnage romanesque mais de serrer au maximum une vérité historique ? En tout cas, Sainte-Beuve prend désormais une certaine distance et remplace le regard romantique d'Amaury par un regard qui se veut positiviste. Certes, le nouveau portrait laissera encore dans l'ombre un certain nombre de traits, mais dans un autre esprit ; il fera leur place aux « petits côtés », à condition toutefois qu'ils ne viennent pas contredire l'unité de l'ensemble. De *gourou* universellement admiré et indiscuté, M. Hamon devient une figure curieuse, un peu mythique, ce qui n'exclut ni l'intérêt ni la sympathie, mais en transforme *l'aura*.

Demeure gommée la hauteur doctorale — le côté « chapeau pointu », selon les mots de l'abbé Bremond. Certes, l'auteur concède qu'il réussit d'abord moins bien que M. Pallu auprès des religieuses, mais il l'en excuse, mettant cela sur le compte de « ce surcroît de gravité qu'ont les sérieuses jeunes-ses », qui lui faisait exercer son art « avec le scrupule et l'autorité d'un sacerdoce (16). Pas un mot, là non plus de l'anecdote des quatre mille livres. Quant à son ironie, à son esprit

railleur, on nous parle seulement de « petites moqueries » envers les malades. Gommée aussi la déception, mentionnée par Fontaine, qu'éprouva le nouveau pénitent devant l'agitation et les dissensions des solitaires qualifiées de « pas bien raisonnables ».

Le plus grave est sans doute que l'unité intérieure du pénitent chrétien se brise sous le regard positiviste en deux caractères opposés : une profonde sagesse et un certain infantilisme.

Que M. Hamon est à certains égards un personnage hors ligne, nous le comprenons dès la présentation solennelle qui en est faite, à grand renfort de rhétorique :

C'est alors, durant cette ingrate période, quand il y avait dispersion complète et fuite des amis, quand M. de Sainte-Marthe n'osait rôder près des murailles interdites (...), quand M. de Saci (...) allait être arrêté (...), qu'Arnauld et Nicole, mieux cachés (...) etc., c'est alors qu'il y eut pourtant un homme de Port-Royal, un solitaire, un laïque qui devint durant ces rudes années, et à son corps défendant, le consolateur prochain et comme le directeur édifiant des religieuses : c'était leur médecin, M. Hamon — médecin aussi des âmes : *Lucas bis medicus*, comme on le disait aussi de saint Luc (*P.-R.*, t. IV, p. 286).

On voit comme la citation latine vient heureusement couronner la période, remplaçant celle qu'on attendait presque : *Fuit homo, missus à Deo, cui nomen erat Johannes*. Et d'ajouter que, « dans ces journées d'un seul nuage, M. Hamon reçoit le rayon propre à Port-Royal « et nous le laisse apercevoir sur son front jusque dans l'obscurité où il se dérobe (*ibid.*) ».

Comme pour tout sage religieux, l'accent va être mis sur sa vie ascétique : M. Hamon ne vivait que de pain de son, ou du pain des chiens, « mieux pétri et plus levé ». (*P.-R.*, IV, p. 313), détail emprunté à la *Vie* de Dom Clémencet ; mais M. Hamon ne mangeait-il vraiment que du pain ? Un certain nombre d'indications —sans diminuer son austérité—, permettent d'en douter, ne serait-ce que le fait qu'il mangeait « sur un ais », debout, « dans un passage fermé » et « sans serviette » détails absurdes s'il n'avait mangé qu'un morceau de pain. Et comment aurait-il pu donner la moitié de sa portion à une pauvre veuve ? Quand aux raisons « ou prétextes » d'hygiène qu'il donnait pour qu'on lui préparât ce pain, qui sait si, de la part d'un médecin, elles n'étaient pas réelles ?

Que M. Hamon fût indifférent à sa tenue vestimentaire, d'autre part, qui en douterait ? Mais, lorsqu'il présida la thèse de Dodart fils, quels étaient exactement ces « robes et (ces) habits de doctorat inconnus à la faculté » (17) dont parle Fontaine ? Était-ce un vieil habit de ville qu'il gardait depuis quinze ans, selon certains, ou des habits de paysan, des vêtements de toile ? Sainte-Beuve avait vu le portrait qui est conservé à la faculté de médecine, portrait où Hamon est représenté sans coquetterie, certes, mal coiffé, une calotte sur la tête, mais vêtu d'une espèce de soutane et portant un rabat ; habillement pauvre, mais digne, et il le décrit ainsi : « M. Hamon y est représenté simplement à la manière des gens de la campagne, ou du moins il n'a du docteur qu'un livre ouvert devant lui (*P.-R.*, IV, p. 340). »

La correction est remarquable : Sainte-Beuve a vu d'abord ce qu'il croyait voir, puis il s'est rendu compte que sa vision était fautive et il l'a effacée, mais il ne l'a pas remplacée par le portrait réel.

On attendait, certes, qu'un sort soit fait à cette autre représentation légendaire : M. Hamon sur son âne, lisant la Bible et tricotant. Que ce tableau pittoresque corresponde à la réalité, qui en doute encore ? Mais, tout aussitôt, l'auteur en dégage le symbolisme, le rapprochant de l'entrée du Christ à Jérusalem. Oserai-je dire que si cette idée était venue à l'esprit de notre Solitaire, il aurait immédiatement sauté à bas de sa monture et, par humilité, se serait interdit de l'emprunter à nouveau. Il est évident que pour lui, un âne était un moyen de transport plus simple et moins luxueux que la mule traditionnelle. Ainsi nos « médecins sans frontières » roulent plus souvent en deux-chevaux qu'en Mercédès.

Quittons l'extérieur pour un stéréotype plus profond, plus conforme à ce qu'on appelle justement « la sagesse des nations » ; mais notons qu'au moment même où Sainte-Beuve va parler des écrits de M. Hamon, il complète le portrait d'une dernière touche : « Vrai fils de Salomon, descendant du sage et magnifique roi sous sa bure (*P.-R.*, IV, p. 290. » Ce qui importe ici, on le voit bien, c'est beaucoup moins l'étoffe réelle des vêtements de notre Sage que les connotations que le mot a en 1840 — et encore maintenant.

Passant donc aux modes préférés d'expression de son personnage, Sainte-Beuve souligne son goût pour les formes brèves :

Voilà le goût déclaré de M. Hamon et la marque première et profonde de son esprit : les *saintes sentences*. Comme écrivain religieux, il aura les spiritualités morales ; comme médecin hippocratique, les aphorismes, auxquels il tâchera de donner, outre le sens physique et médical, un sens moral encore plus relevé. Dans le *Nécrologe* de Port-Royal, c'est lui qui fera en latin les belles épitaphes (*ibid.*, p. 289).

A quoi s'ajoute le sens des emblèmes. Ces affirmations ne sont pas sans fondement, mais là encore l'image est gauche. Peut-on comparer ces épitaphes, poèmes très travaillés, atteignant parfois une trentaine de vers, avec des proverbes ? Il ne semble pas non plus que ce médecin ait cultivé les aphorismes pour eux-mêmes. Enfin, s'il a eu du goût pour les sentences, il en éprouve quelques remords et le rejette vers son enfance : « J'aimais fort les sentences, ce qui est le caractère des moindres esprit » (*ibid.*, p. 289) peut signifier d'une part qu'il s'agit des esprits non encore développés et d'autre part que maintenant, en son âge adulte, il ne les aime plus autant. Interpréter ses propos d'une manière plus précise, c'est solliciter le texte.

Un autre trait de son caractère également mis en lumière, est le détachement des apparences sensibles, que l'on pourrait résumer ainsi : nous sommes plus près de Dieu et des autres lorsque nous sommes privés du contact des sens. Attitude dangereuse, qui met en question le rôle des sacrements, mais qui s'exprime essentiellement dans les consolations qu'il adresse aux religieuses, alors privées par force de ceux-ci, et l'on sait qu'il écrivit ces traités avec peu d'enthousiasme, et non sans scrupules.

Le même gauchissement s'observe à propos de l'ouvrage *De la solitude*. Passons sur les métaphores fleuries inspirées à Sainte-Beuve par l'épigraphe, empruntée à Isaïe, *Exultabit solitudo et florebit quasi lilium...*, mais il passe un peu trop vite de la solitude à la contemplation, négligeant l'aspect essentiel du traité, qui est une constante méditation de l'Écriture et, pour ainsi dire, un véritable dialogue avec celle-ci, conti-

nuellement citée. Pour Hamon, il y a une liaison constante et fondamentale entre solitude, pauvreté, écoute de la parole de Dieu et pénitence. S'il y a quelqu'un à qui son attitude spirituelle fait songer, c'est évidemment à saint Jean de la Croix ; or, ce n'est pas du mystique carmélitain que le rapproche Sainte-Beuve, mais du sage oriental, ou extrême-oriental, du brahme, du bouddhiste — sans oublier Salomon. Une telle hésitation entre diverses formes de sagesse montre bien que le biographe revêt son personnage d'un caractère mythique et en cultive ou en accroît l'exotisme, se tirant des difficultés inévitables d'assimilation par une fort belle formule :

Encore une fois, c'est un solitaire qui rappelle les ascètes de l'Orient. A le voir, on lui donnerait l'aumône ; et il a des paroles d'or, il porte l'encens et la myrrhe. C'est un roi-mage en haillons (*ibid.*, p. 333).

Mais voici que, peut-être par souci de compensation ou pour ne pas se laisser piéger par un reste de romantisme, pour conserver la lucidité positiviste, Sainte-Beuve va accompagner cette vision grandiose de commentaires malgré tout quelque peu dépréciatifs, destinés à montrer que cette sagesse n'est pas exempte d'un certain infantilisme, parti pris que l'on rencontre dans des endroits où il n'est aucunement justifié.

Ainsi, lorsqu'il cite fidèlement le récit fait par M. Hamon de sa crise morale, il le qualifie de « puérilité charmante » :

Comme j'allais à Paris, raconte le pieux narrateur dans sa *puérilité charmante* (18), un jour que je n'avais fait que courir, sans prier Dieu, et dans une dissipation entière, toutes sortes de méchantes pensées ayant pris un cours si libre dans mon cœur et avec tant d'impétuosité que c'étoit comme un torrent qui m'entraînoit, je m'en retournois à la maison tout hors de moi, lorsque me trouvant proche de l'église Saint-Jacques dans le faubourg, j'y entrai n'en pouvant plus... etc. (*ibid.*, p. 299).

Il n'y a, à vrai dire, rien de puéril dans cette angoisse de l'âme devant une dissipation qui l'écarte irrésistiblement de l'esprit de prière, épreuve bien connue de tous les spirituels, épreuve dont l'auteur de *Volupté* ne songeait pas à sourire ni quand Amaury la subissait ni quand il lisait alors, « tout palpitant » (19), la confession de M. Hamon.

Du même mouvement l'auteur de *Port-Royal* raille la méthode du commentaire du *Cantique des cantiques* et son symbolisme exagéré :

M. Hamon réinvente ou continue cette sorte de littérature comme pas un autre au XVII^e siècle et avec une intrépidité de sens mystique et symbolique qui est, à lui, son signe distinctif.

En définitive, toutefois, c'est moins la spiritualité de M. Hamon que les formes de cette spiritualité qui sont jugées puériles par le biographe. De même, il qualifiera de « subtilités à l'infini » les réflexions sur la femme du charpentier, parlant des « cœurs tendres », des « imaginations fleuries (...) qui aiment à marcher à travers le monde comme dans une forêt enchantée (...). Le christianisme ainsi entendu n'est que de la bonne magie. M. Hamon est un mystique (*P.-R.*, IV, p. 296) ».

Rapprochement curieux et singulièrement dépréciatif que celui de ces deux termes. Je ne suis pas sûr, non plus, qu'appeler Hamon, à propos de la lettre du châtaignier, un « Oberman chrétien » (*ibid.*, p. 334) soit une preuve d'estime chez un homme qui, à cette époque, prétend s'être éloigné du romantisme.

Enfin, Sainte-Beuve fait un sort à la fameuse lettre sur la mort du petit jardinier. Il en parle avec éloge et pertinence, mais toujours en faisant appel aux sourires et aux fleurs. Pour noter finalement que parmi les justes de Port-Royal, Hamon est seul de son espèce :

Et on ne peut tout au plus rapprocher de lui que M. de Tillemont qui chantait ses doux cantiques en marchant, Lancelot qui riait parfois sans cause, et Fontaine dont le cœur simple bondissait si allègrement (*ibid.*, p. 333).

On a l'impression qu'il s'agit de trois simples d'esprit égarés au milieu de figures sérieuses et austères, car cet aspect réducteur et minorisant n'existe absolument pas lorsqu'il s'agit d'Arnauld, d'Angélique de Saint-Jean ou de Nicole — et n'existait pas non plus dans le Hamon de *Volupté*.

Pouvons-nous, en définitive, porter un jugement objectif sur cette double image que Sainte-Beuve nous a donnée de Jean Hamon ?

D'abord, reconnaissons-le, tous les portraits des port-royalistes ont un air de famille, élément qui donne au livre à la fois son unité et sa couleur. Risque dont l'auteur est trop intelligent pour ne pas s'en être rendu compte, au point qu'au début du portrait de Nicole (Livre V, chap. VII), il précise lui-même son souci de le « *particulariser* (20) ». Soyons juste : de cette coloration générale, Sainte-Beuve n'est pas entièrement responsable : le *Nécrologe*, les *Mémoires* de Fontaine ont contribué à dessiner un certain portrait-robot du Solitaire, conforme au modèle hagiographique. A quoi se superpose le regard romantique propre à l'auteur de *Volupté*, regard qu'il conservera toujours, malgré ses mutations intellectuelles, marque d'un romantisme qui n'a plus rien à voir avec une doctrine, mais réside dans la correspondance qui s'établit entre la sensibilité personnelle et les sujets traités. Sensibilité qui baigne d'austérité, de douceur et de tristesse résignée non seulement Port-Royal, mais le christianisme dans son ensemble. Ainsi, malgré qu'il en ait, tous ses Solitaires se ressemblent peut-être plus qu'ils ne se différencient.

D'autre part, plus précisément, au terme du cours de Lausanne et de l'ouvrage qui en fut la suite, dans un mouvement contraire — sinon contradictoire —, à la déformation romantique se superpose encore une déformation positiviste et scientifique, qui s'efforce de cerner d'un trait sans bavure des portraits plus fouillés. M. Hamon, par là-même, y prend quelque allure de type, de figure intellectuelle et morale à ranger dans un cabinet de curiosités. Il est permis de préférer la vision romantique d'Amaury, plus riche d'élan et de vie, même si elle est plus trompeuse.

Assurément, il y a bien de l'audace et de l'impertinence, peut-être une certaine mesquinerie à avoir entrepris de chicaner ainsi le plus grand critique du XIX^e siècle et le plus grand historien du mouvement janséniste. Mais, à tout prendre, l'objet des travaux de la Société des Amis de Port-Royal n'est-il pas de réécrire collectivement, laborieusement, lentement, le Port-Royal de Lausanne ou de Paris ? Non, certes, par goût d'un nouveau *Contre Sainte-Beuve*, mais au contraire pour le développer, le corriger, l'enrichir d'informations, en accroître

l'exactitude, sans que diminue aucunement envers le grand homme notre hommage ni notre respect. Et, si nous cherchons la paille, n'est-ce pas pour que le regard soit plus clair ?

NOTES

(1) Voir la Note des *Portraits contemporains*, citée par R. Molho, dans *L'Ordre et les ténèbres ou la naissance d'un mythe du XVIII^e siècle chez Sainte-Beuve*, p. 174. Voir aussi *ibid.*, p. 199, et *Volupté*, chapitre XII, éd. Garnier-Flammarion, avec une introduction de Raphaël Molho, p. 169-170.

(2) Sur *Les Larmes de Racine*, voir R. Molho, *op. cit.*, p. 265. Dans le même esprit, l'abbé Grégoire écrivait, dans ses *Ruines de Port-Royal* : « Que de fois du haut des rochers suspendus sur la route de Chevreuse, au coucher du soleil, réfléchissant sur le soir de la vie, je me livrai aux impressions qu'inspire l'aspect de ces lieux, en pensant que pour la dernière fois peut-être mes regards contemplaient cette solitude (...). L'éloquence de ces ruines pénètre mon âme d'un sentiment religieux : le passé, l'avenir y accourent tumultueusement (...). Sur ces chemins je rencontre Hamon qui va porter aux malades les secours de son art, de sa bourse, et les consolations de la charité (...). Ici, Nicole, fatigué de disputes, invite, avec sa douceur ordinaire, Arnauld à déposer sa plume (...). Dans cette allée écartée, j'aperçois Pascal ; peut-être il résout un problème qui désespérait les géomètres, ou il développe une nouvelle preuve de la divinité du christianisme. (...) Echos de ces déserts, arbres antiques que n'avez-vous pas pu conserver les entretiens de ces hommes célèbres ! Avec quel respect j'irais vous interroger et recueillir les récits dont vous seriez dépositaires (p. 189-170). »

(3) Jean Pommier, « Autour de Port-Royal », *Revue d'Histoire de la Philosophie et d'Histoire générale des Civilisations*, 1942.

(4) *Relation de plusieurs circonstances de la Vie de M. H., faite par lui-même*. s.L., 1734.

(5) Voir Jean Pommier, *op. cit.*, p. 253.

(6) *Volupté*, éd. G.-F., avec introduction de R. Molho, Paris, 1969, p. 292.

(7) *Ibid.*, p. 293.

(8) *Ibid.*

(9) Philippe Sellier, « Pour une poétique de la légende, *La Vie de M. Pascal* », *Chroniques de Port-Royal*, 1982, p. 51.

(10) *Volupté*, p. 294.

(11) *Ibid.*

(12) *Ibid.*, p. 295.

(13) *Ibid.*, p. 299.

(14) Voir *Volupté*, p. 296.

(15) *Ibid.*, p. 299.

(16) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Librairie Hachette, s.d., t. IV, p. 292.

(17) Cité dans *Port-Royal*, t. IV, p. 339.

(18) C'est moi qui souligne.

(19) *Volupté*, p. 296.

(20) *Port-Royal*, t. IV, p. 411 : le mot est écrit en italiques.